

Requiem

1960

... je calcule mentalement qu'il ne sera pas inutile, ici, de construire l'aveu complet de mon impuissance radicale, quand il s'agit surtout, comme à présent, de cette imposante et inabordable question.

LAUTRÉAMONT.

I l y a eu cet hôtel pris au hasard dans le guide, parmi les petits dessins représentant une double maison (« hôtel de bon confort ») ; choix influencé pourtant par le nom de l'hôtel précédent qui, de la même catégorie, paraît trop voyant, trop moderne (« Le Dauphin » ou « L'Excelsior ») ; il y a eu le train presque vide où elle s'est allongée pour dormir, le wagon-restaurant, la campagne toujours plus rougeoyante et nocturne, le train avançant toujours, allant vers la nuit qui, peu à peu, ramenait la vue à la seule bande éclairée des vitres ; le dîner silencieux, le regard perdu par la fenêtre, de plus en plus inexpressif, la succession des lumières brèves, des arrêts de cinq minutes dans des villes semblables, englouties ; et alors, à peine franchis une ou deux rues très sombres, puis la place éclairée par deux lampadaires et les lumières des cafés qui vont bientôt fermer, puis le hall clair où il faut s'arrêter, remplir la petite fiche de carton, puis ces longs couloir des hôtels de province où il semble qu'il n'y ait jamais personne, où l'on pourrait se croire tout

à fait seul n'étaient, de place en place, devant les portes jaunes (repeintes récemment) des paires de souliers poussiéreux ; à peine la porte refermée sur nous, le lit défait, la fenêtre ouverte : « Allons voir », dit-elle.

Personne. Mais tels sont le silence des rues, l'écho de nos pas, elle marche sur la pointe des pieds, nous parlons à voix basse. « Plus à gauche. » Maintenant la rue monte, les tours de la cathédrale grandissent, sortent de l'ombre à mesure que nous la pénétrons. Il faut encore tourner, obliquer sur la gauche en effet, mais voici une place, obscure, vaste, sans d'autres limites, là-bas, que des hauts bâtiments semble-t-il complètement inhabités. Pourtant, cette lumière... (« Le voilà. » Elle s'est arrêtée net. Elle reste là, les bras ballants, le visage tourné vers la droite, complètement immobile, tendue)... cette lumière, ce faisceau de lumière, vient jusqu'au bord d'une fontaine qu'une fois arrêté on peut entendre nettement dégouliner. Un rectangle vertical découpé dans la longue draperie noire dissimule une porte où l'on accède par un perron à pans, et doit monter bien au-dessus, là où, en levant à peine la tête, on peut apercevoir, brodé au centre d'un motif indistinct, une lettre d'imprimerie, un P, visible, quoique à peine éclairé, à cause de sa couleur argentée brillant faiblement sur un fond d'étoffe et d'ombre. « Le voilà. » Elle s'est répétée sur le même ton, avec la même intensité neutre, sans s'adresser à personne. Puis elle s'avance, seule, vers la lumière, vers le bâtiment qui devient visible à son tour, et sur lequel elle peut lire sans doute MAIRIE ou HÔTEL de VILLE. Elle reste ainsi plusieurs minutes au bas du perron, regardant à l'intérieur de la pièce avant de faire signe de la rejoindre. Alors, à mesure qu'on s'avance obliquement, apparaît au-dedans un mur recouvert de haut en bas d'une étoffe découpée en trois bandes égales : rouge, blanche et bleue. Parvenu en face de la pièce et la découvrant en entier, on s'aperçoit que cette étoffe (du drap) tapisse entièrement

l'ensemble, éclairé à la fois par une seule ampoule électrique et par huit cierges placés rectilignement de part et d'autre d'un tissu aux mêmes couleurs, et qui couvre, retombant jusqu'au plancher, une forme oblongue surélevée.

Près de la porte sont rangées des chaises devant lesquelles deux hommes se tiennent debout. Au fond de la pièce des plantes vertes en pots s'élèvent jusqu'au plafond. Enfin, sur le parquet, tout autour de la forme allongée, on a disposé des fleurs groupées en couronnes et, au premier plan, une grande croix de fleurs (reproduisant les trois couleurs du drap) dressée entre deux chaises, elles aussi tournées vers la porte, où sont posés, à gauche un coussin noir avec deux médailles épinglées (l'une à ruban rouge, l'autre noir), à droite un seau en argent d'où sort le manche d'un objet invisible. Tout à coup, l'un des hommes (assez grand, en costume gris) s'approche de ce qui doit être le cercueil, prend dans le seau, rapidement, l'objet luisant, fait semblant de le jeter devant lui, mais le repose et, de sa main droite, se touche le front, la poitrine et les épaules. Puis il se retourne et sort, sans un regard, tandis que son compagnon (tout aussi anonyme) qui ne s'est pas retourné continue à fixer le mur du fond.

Pour laisser passer l'homme, elle s'éloigne et commence à marcher droit devant elle, sans un mot, ou bien, peut-être, furtivement, « pauvre... », suivi d'un prénom inaudible qu'elle a dit à voix basse. Des réverbères éclairent son visage relevé où des larmes coulent. Elle dit : « Tu pleures » (et elle presse le pas). Puis, s'arrêtant : « Il faut que j'y aille. Attends-moi. » Et elle part, descend vers la place que nous surplombions déjà, où la lumière de la pièce funéraire ne fait plus sur le sol qu'une tache jaune.

« Non, cela ne sert à rien, il n'y a rien que des choses provisoires, sans raisons, sans rapports... Lui savait bien, que dire de ce silence ? »

La voix emplit la chambre et, au-delà, la nuit immobile, ouverte.

Elle est allongée tout habillée sur le lit. Elle commence ainsi avec une grande animation, plusieurs phrases qu'elle laisse inachevées, suspendues sur un mot et, deux ou trois fois, sur « peut-être » ou encore « à moins que » et, après un moment, « mais cela n'a aucune, aucune importance ». Il y a aussi : « c'est mieux comme cela », et enfin, « c'est trop clair ».

On entend à nouveau le vent dans les arbres du parc, une voiture lointaine, la boiserie qui craque, et, soudain, ébranlant la nuit jusqu'à des limites insoupçonnées, l'horloge de la cathédrale qui frappe et fait résonner deux coups.

« Il va faire chaud. » Mais, à cette heure, l'air frais, la marche rapide (si l'on est en retard, si l'on veut se réveiller ou se prouver quoi ?), frappent au visage, découpent des silhouettes solides. Sur la place, devant la mairie dont la façade est presque entièrement recouverte de la draperie noire, avec le P bien visible qui brille au-dessous d'un motif qu'on n'a pas le temps de détailler, en faction des deux côtés du perron, sont placés des soldats jeunes, casqués, l'arme au pied, commandés d'une voix énergique par un officier qui leur fait lever puis déposer le fusil au passage d'autres individus en uniformes, à casquettes plates ou à képis, à costumes noirs ou kaki, la poitrine couverte de décorations. De nombreux prêtres se tiennent à la sortie, le visage un peu baissé, et l'un d'eux, quand un des visiteurs vient lui serrer la main, grimace et la porte à son œil droit. Un fourgon, ou une camionnette, arrive à ce moment. Du bâtiment où personne ne pénètre plus (la foule devient sur la place de plus en plus dense) sortent maintenant les derniers invités, puis un groupe plus serré (la famille), puis un jeune soldat à képi, la joue droite balafrée, qui, les deux bras repliés, soutient le coussin aux décorations. Quatre hommes vêtus de noir, eux aussi en uniformes et casquettes plates, rentrent alors dans la pièce et disparaissent

bientôt, ramenant chacun une ou deux couronnes qu'ils accrochent sur les côtés du fourgon. Cependant, l'animation grandit encore sur la place, et une carriole tirée par un vieux cheval débouche soudain, jaune, éclatante, en plein soleil qui (dix heures sonnent) commence à briller vivement. Peinte du côté visible depuis le perron où se trouve le groupe le plus compact (et où l'un des individus en costume bleu marine lit de manière incompréhensible, ou trop faible, ou trop précipitée, un papier mince, transparent) ; peinte en caractères marron assez hauts, on peut lire : « Entreprise de déménagements ». Le vieil homme qui secoue les rênes n'arrive pas à accélérer l'allure de son équipage qui passe, lentement, et disparaît dans une rue voisine sans que personne semble l'avoir remarqué. Là-haut, l'homme a fini de parler, et les quatre employés noirs retournent dans la pièce, ressortent aussitôt, portant le cercueil de bois clair sur lequel est fixée une croix de métal sombre, l'amenant jusqu'au fourgon, l'y introduisant sans hésitation. Une vive agitation, ordonnée cependant par l'individu qui vient de parler, se manifeste alors dans la foule et, peu à peu, à mesure que le fourgon (ou la camionnette) avance au pas (précédé de nombreux porte-drapeau qui viennent d'arriver et ouvrent à présent la voie ; flanqué des soldats dont le fusil est pointé vers le sol, la crosse dépassant par derrière de sous leur bras), celle-ci se met en file ; et, tandis que des préséances se vérifient à haute voix, on appelle successivement des présidents que rien ne distingue des autres individus dont ils s'écartent pour se placer au premier rang, à côté des prêtres et des uniformes variés.

Maintenant c'est la messe, et le catafalque dressé au milieu de l'allée centrale, le P toujours visible pour le nombreux public qui a envahi la nef dans un brouhaha et une confusion extrêmes. Maintenant, une fois les nombreux prêtres, là-bas très loin, une fois les nombreux prêtres assis, un autre prêtre à surplis rouge

parle, parle, sans que, les microphones n'étant pas branchés, on entende distinctement ce qu'il dit où, pourtant, il semble que se succèdent des verbes au présent, puis à l'imparfait, puis au futur. Le discours est d'ailleurs assez court et les assistants se lèvent, non pour partir mais, en deux files parallèles dans l'allée centrale, dans l'allée ombreuse et fraîche, se rendre, là-bas très loin, vers le catafalque qu'ils contournent, monter vers l'autel, baiser un objet brillant qu'un prêtre tient dans la main droite (l'essuyant avec un petit torchon après l'avoir, selon la taille des fidèles, incliné, levé, incliné), et enfin déposer dans un plat de métal, où elles résonnent, des pièces de monnaie. À l'étage, cependant, des enfants chantent, accompagnés par un orgue un peu faible, ce qui introduit dans l'exécution un imperceptible désarroi. Et les voix montent, s'affermissent, de plus en plus fort (le prêtre, revêtu d'une cape blanche, tourne lentement autour du catafalque en faisant mine — comme l'homme, hier, dans la pièce funéraire — de jeter un objet de forme allongée), de plus en plus fort, de plus en plus fort, et les portes s'ouvrent, et le jour entre violemment jusqu'au milieu de l'allée, et tout le monde se retourne vers la sortie, vers la campagne où, très loin là-bas, brille midi.

C'est un glissement plutôt, à travers les rues étroites, une longue farandole épuisée sous la chaleur, et il y a cette place, et ce grand cèdre sombre sous lequel, là-bas très loin, passe le fourgon au toit baigné d'ombre et de soleil. Derrière (où se tient directement la famille, masse noire indistincte et groupée) des femmes ont commencé tout en marchant à parler, à se raconter, à se prendre le bras, à se pencher les unes vers les autres. On peut la voir, elle, droite, pâle, qui trébuché quelquefois sur les pavés, qui continue, le visage levé, absent, qui continue, qui continue, malgré le soleil, la chaleur, la pénible mais insensible intensité du ciel avivant de manière éclatante les couronnes de fleurs (là-bas, très loin, passe le

fourgon à l'ombre d'autres arbres puis, de nouveau, en pleine lumière où sa peinture noire luit), de fleurs rouges, mauves et blanches dont les passants arrêtés, se découvrant à mesure (les hommes), doivent sentir le parfum. Mais voici le cimetière plein de tilleuls où d'autres groupes attendent, où les soldats forment la haie et présentent les armes, où, de nouveau, le cercueil de bois clair est transporté par les employés à travers les taches d'ombre et de soleil, où, de nouveau, les suiveurs se regroupent, en demi-cercle cette fois, autour du cercueil maintenant posé sur deux tréteaux. Alors s'avance un individu en uniforme kaki, à képi, à décorations, qui enfile des gants blancs et les ajuste avec minutie. Alors se dresse devant le cercueil un individu en uniforme kaki, tenant dans sa main droite un papier qu'il va, de toute évidence, lire à haute voix. Il est grand, maigre, une moustache rousse coupée ras ; des gestes nerveux lui font tomber le papier des mains, ramassé aussitôt, rapidement, par un des jeunes soldats à la figure inexpressive. Placé bien en face du cercueil, le colonel (que quelqu'un vient d'annoncer) parle sans lever les yeux de son papier, d'une voix aiguë, nasillarde, en se tournant de temps en temps vers la famille qui le regarde avec un air de stupeur. On entend : « ce jeune chevalier... particulière audace... volontaire de la manière la plus périlleuse... lutte séculaire... exemple à suivre », comme les jalons, les points de repère d'un discours plus complexe et grammaticalement irréprochable. Là aussi, on peut remarquer la progression des verbes, du présent au futur en passant par l'imparfait. Sa lecture achevée, le colonel placé bien en face du cercueil, à l'une des extrémités du cercueil posé sur deux tréteaux, claque des talons et porte sa main droite gantée de blanc à sa tempe où elle reste fixée un instant, avant qu'il la rejette d'un coup sec au bout du bras, et retourne à sa place à côté d'autres individus aux vêtements semblables et dont les différences de détails rendent l'identité plus sensible. Un employé noir s'avance ensuite, portant

l'objet dans un seau d'argent, le présentant au premier membre de la famille (le père sans doute) qui, lui aussi, fait mine de le jeter en avant ou d'arroser le cercueil du liquide que doit contenir le récipient. Une file s'organise alors pour faire le même geste et mouiller — mais bien peu, probablement — le cercueil de bois clair posé sur les tréteaux, sous les feuillages des tilleuls, par un si beau jour, cercueil que chacun semble vouloir atteindre (ou attaquer) avant l'autre, provoquant une bousculade bientôt calmée par un second employé noir. Puis, soulagés (quelques-uns se frottent les mains ou les essuient), tous se dirigent vers la famille qui s'est disposée en rang, et serrent les mains tendues, embrassent certains visages, se mettent à pleurer et, sur la fin d'un parcours de dix mètres, sortent des mouchoirs dont ils se tapotent les yeux. Elle, cependant, reste à l'écart, s'éloigne entre les tombes, un peu voûtée maintenant, tenant son sac noir à bout de bras, semblant avoir chaud ; se dirige vers les fossoyeurs, deux ou trois hommes à casquettes sombres qui attendent non loin. Elle leur demande quelque chose, et l'un des hommes la regarde, se découvre comme s'il la reconnaissait, et lui répond oui, manifestement.

Le défilé s'achève, il ne reste presque plus personne, et le cercueil de bois clair, qui paraît grand tout à coup, est seul, sur deux tréteaux, au milieu d'une large allée où des taches d'ombre et de soleil bougent sans cesse avec le vent tiède. On voit maintenant, collé à une extrémité, un papier qui porte le nom écrit à l'encre bleue d'imprimerie, ainsi qu'un numéro tamponné à côté d'une cocarde blanche, bleue et rouge où est inscrit en travers, selon une courbe harmonieuse : « Souvenir français ». Une dernière fois, le cercueil est transporté jusqu'à l'endroit où se tiennent les fossoyeurs, est descendu au moyen de cordes dans le caveau de ciment, vite, et, une dernière fois, ceux qui sont restés (à peine une dizaine) prennent le goupillon et aspergent une dernière

fois le cercueil, si loin là-bas, tout au fond.

Muette, assise très droite dans le train qui roule bientôt à toute allure, tandis que l'ombre s'épaissit une fois encore sur la même campagne plate, dans le compartiment où la lumière vient juste de s'allumer, elle regarde fixement cette photographie et la repose sur ses genoux, la regarde à nouveau et la tend ; cette photographie en couleurs où l'on voit, assis sur un rocher, au milieu d'une végétation vert sombre, assis de profil en train d'écrire sur un petit carnet qu'il appuie sur ses genoux, un jeune homme en uniforme kaki, d'une toile assez grossière, un jeune homme brun, tête nue sous ce soleil (on peut lire l'heure à la montre qu'il porte au bras gauche, la manche relevée très haut) ; un jeune homme au fin visage tendu, amaigri, dont le bras nu semble tatoué avant qu'on distingue le dessin des taches d'ombre et de soleil, par un si beau jour (il est une heure juste), produites par l'arbre qui se trouve entre lui et nous ; des taches d'ombre et de soleil sur ce bras nu, sur cette longue main nerveuse en train d'écrire.

1960